

—Je dois noter les nombreuses histoires que j'ai entendues sur du mercure qui aurait été trouvé dans ces régions. Des personnes dignes de foi prétendent en avoir vu à l'état natif rapporté par des sauvages ou des voyageurs, mais on n'a pu retrouver les endroits d'où il provenait. M. Stuart, de Québec, a même fait des explorations, dans ce but, il y a quelques années, mais sans succès. Sans vouloir admettre toutes les histoires des sauvages, on ne doit pas cependant être trop sceptique, et il serait possible que l'on rencontrât quelque jour les dépôts d'où provient ce mercure, produit qui serait d'une grande valeur pour la couronne et pour l'industrie.

Et voilà où l'on en est, beaucoup de personnes cherchant, personne ne trouvant.

* * Il y a bien des sauvages, me direz-vous et puis... l'homme de Buckingham, le fantôme, mais les sauvages ne disent jamais, ou presque jamais où se trouve une mine, persuadés, dit-on, qu'ils mouraient dans l'année ou qu'ils attireraient sur leur tribu des malheurs épouvantables.

Et puis, il y a autre chose encore, ce sont les récits mensongers et les fraudes auxquelles on est exposé, si on veut spéculer sur les racontars ou les échantillons produits.

Bien souvent, les ingénieurs des mines vous le diront, il arrive des gens porteurs d'échantillons, de très beaux échantillons de minerais, or, argent, cuivre, phosphate, amiante ou mica, qu'ils prétendent avoir trouvés sur certains terrains, mais renseignements pris, on s'aperçoit vite de la supercherie.

Le mieux à faire quand on a trouvé quelque chose que l'on croit avoir une certaine valeur, est de faire faire une analyse par un chimiste sérieux et de faire explorer le terrain par un ingénieur des mines.

Pour des acheteurs on en trouve toujours quand l'affaire est bonne.

Quelqu'un m'écrivait dernièrement pour me demander s'il y avait des pierres précieuses dans notre province.

Oui, mais ces produits sont généralement de qualité inférieure et ne peuvent être utilisés avec profit.

* * Pendant que les uns cherchent des mines d'autres craignent souvent d'être les victimes, témoins nombre de gouvernants qui n'ont vu approcher qu'avec terreur la fête du travail, qui a eu lieu le premier de ce mois.

Ce n'était pas du reste de la part des bons ouvriers, honnêtes et travailleurs, réclamant seulement des réformes qui paraissent nécessaires, que l'on craignait des troubles, mais bien de ceux qui ne travaillent guère et ne cherchent qu'à détruire purement et simplement sans savoir ce qu'il mettront à la place.

Les plus à craindre sont les meneurs, écrivains dévoyés, aux idées fausses, sinon simplement méchantes, aux études embrouillées sans suite, ce sont aussi les conspirateurs politiques prêts à profiter du moindre mouvement pour en arriver à leurs fins.

Heureusement tout s'est assez bien passé et il y a lieu d'espérer que les réformes sociales s'opèreront sans guillotins ni fusillades.

On craignait des troubles à Londres, à Berlin, à Paris, à Vienne, à Madrid et en nombre d'autres villes, mais les mesures d'ordre étaient si bien prises que les démonstrations ont eu lieu sans trop de têtes cassées.

Et justement à propos de cela, un de mes amis me disait le 30 avril :

—Voyez quelle différence entre l'Angleterre et la France. A Paris on se dispose à empêcher la manifestation dans une certaine mesure, toute la police, toutes les troupes sont sur pied. A Londres on laisse faire, on ne s'en occupe pas.

Le 2 mai, je lui montrai les dépêches, c'était tout le contraire, ou à peu près, à Londres les troupes étaient sur pied comme à Paris. On avait gardé les banques en Angleterre comme en France, mais à Londres, il y a eu cette différence, que le cortège des ouvriers n'a eu le droit de passer que par un itinéraire tracé par la police elle-même.

LÉON LEDIEU.

J'ATTENDS

Deux rimeurs devisaient sous le porche d'un vieux palais abandonné.

—Composons une romance, dit l'un, comme pris d'une inspiration subite.

—Excellente idée, opina l'autre. Nous sommes inconnus aujourd'hui, qui sait si, demain, cela ne nous rendra pas aussi célèbres que Béranger. Il suffit de trouver un bon *clou* pour le refrain, et notre romance à un succès renversant.

—As-tu ce clou... en puissance ?

—Pas encore, mais laisse-moi aller méditer un peu à l'intérieur de ces murs, et je te promets non plus un *clou* mais une *perle* ! Trouve seulement la première strophe et ma verve intarissable se charge du reste. Nous ferons comme le troubadour Blondel et Richard Cœur-de-Lion, tu chantaras à l'extérieur et je répondrai à l'intérieur. Est-ce entendu ?

—Oui, oui !

Et voilà comment, un instant après, on pouvait entendre un Blondel à cheveux roux s'époumoner en plein air, par une belle journée de printemps, et répéter naïvement à tous les échos dalentour :

Que fais-tu là pauvre poète
Dans tes quatre murs enfermés !
Ton âme rêveuse, inquiète
N'a donc plus soif d'air parfumé
Le premier bourgeon va sourire
Au premier souffle du printemps
Que fais-tu là quand tout respire ?

Blondel attendit une heure, deux heures. Richard ne donna pas le moindre signe de vie. Bientôt vint le crépuscule, puis la nuit sombre, puis l'aube. Au premier chant du coq, l'inspiration de Richard trouva paraît-il son *clou*, car on l'entendit s'écrier triomphalement :

J'attends, j'attends, j'attends !

* *

Blondel n'avait pas fini son rôle de sentinelle. Il attendit encore longtemps la fin de la romance promise par son confrère, si longtemps que lorsqu'il se décida à risquer une deuxième strophe pour lui rafraîchir la mémoire, le premier bourgeon devenu une feuille respectable riait aux éclats, et dame Nature était déjà passablement avancée dans sa toilette :

La nature fait sa toilette :
Elle a pour de prochains ébats
Mis sa jupe de violette
Et son écharpe de lilas.

Si Blondel n'eut pas été dans la nécessité de jeûner plusieurs jours durant, par la faute de son ami, je ne lui pardonnerais pas la toilette sommaire dont il affuble la nature. Une jupe de violette et une écharpe de lilas, c'est charmant, mais ce n'est pas assez pour la saison. Il aurait dû ajouter un corsage de rose, un chapeau de coquelicot, des souliers de pivoine et une ombrelle de feuilles de laitue avec des glands vert grenouille.

Viens et mêle ta poésie
A tous les échos palpitants,
Que fais-tu, pourquoi fuir la vie ?

Et l'ami Richard répondit encore "j'attends !" C'est évidemment ce qu'il avait de mieux à faire, car un rimeur qui s'évertue une journée et une nuit à trouver un refrain de cette force, ne doit pas être bien pressé de mêler sa poésie à *tous les échos palpitants*. S'il osait seulement lutter avec un écho il y a tout à parier qu'il attraperait une échauffaison compliquée d'une *jaunisse palpitante*. Heureusement que Blondel qui espère toujours lui tirer les vers du nez, change de tactique à la troisième strophe et attaque la corde des sentiments :

N'es-tu que l'ombre de toi-même
Et faut-il donc pour t'émouvoir
Te dire que celle qui t'aime
Implore ton baiser ce soir ?
Au souvenir de si doux charmes
Quel cœur ne s'ouvre à deux battants ?
Que fais-tu les yeux pleins de larmes ?

Toujours farceur, ce Blondel. Il ne voit pas son ami et il s'aperçoit qu'il a les *yeux pleins de larmes* tout comme cette petite poule qui pleurerait parce qu'un coq chinois lui avait refusé un baiser, le jour de sa fête ! O ineffable intuition, je reconnais là ta

griffe. Qui ne donnerait beaucoup après cela pour connaître l'amante de Richard. Une demoiselle qui peut ainsi faire ouvrir un cœur à *deux battants* comme une porte de grange au seul souvenir de ses charmes, doit sûrement passer pour une merveille dans son canton.

* *

Il y a longtemps qu'on désirait savoir ce que Richard pouvait bien attendre dans sa retraite. La dernière strophe va nous donner enfin la fine fleur de ses aspirations :

J'attends que mon âme recouvre
La vie avec la liberté !
J'attends que cette porte s'ouvre
A Lazare ressuscité !
J'attends les heures solennelles
Qu'un jour me versera le temps :
J'attends qu'on me rende mes ailes
J'attends

Après ce grand effort d'imagination, digne bouquet d'une romance sans pareille, l'ami Blondel, transi, affamé, mais tout joyeux de tenir un chef-d'œuvre, regagna ses pénates et laissa Richard attendre à sa guise *la vie et la liberté de son âme*, ainsi que *Lazare ressuscité* ! ! ! ! !

Généralement, les poètes du calibre de Richard présentent beaucoup l'ambrosie et le nectar des dieux, notre captif, lui, semble viser une liqueur plus nouvelle, la liqueur des *heures solennelles* que le Temps, en costume de commis de buvette lui versera un jour dans un verre à patte. En attendant ce jour mémorable, il se dédommage des désagréments de l'attente en sablant à grands traits le contenu d'un tonneau de Malvoisie, découvert par hasard au cours de ses méditations poétiques, dans la cave du vieux palais. Il n'y avait pas de danger qu'il vint prévenir Blondel, qui se morfondait à la belle étoile, de l'heureuse découverte. Il aurait pu monopoliser le tonneau à son profit. Aussi, pour se mettre en règle vis-à-vis sa conscience, quand Richard aura épuisé son trésor liquide, il mandera alors son ami Blondel par le téléphone pour venir l'aider à distiller le résidu de son tonneau et partager avec lui l'honneur d'avoir mis au jour entre deux rasades, cette romance grotesque ou mieux cette chinoiserie populaire intitulée :

J'ATTENDS !

Ch. M. Ducharme

JEUX DE SALON

LE ROMAN EN HUIT MOTS.—Ce jeu ne peut se jouer qu'entre cinq ou six personnes au plus ; il y a confusion si l'on est trop nombreux.

On prend autant de papier qu'il y a de joueurs, tous armés d'un crayon et d'une plume.

On écrit, en tête de chaque feuille, huit mots bien séparés. Chaque joueur prend une de ces feuilles et doit écrire une histoire, faire un récit quelconque, en plaçant les huit mots indiqués, dans l'ordre même où ils sont placés. Ils doivent faire partie du récit, où ils doivent arriver naturellement, comme si ils y étaient indispensables.

Avec des joueurs ayant de l'esprit, ce jeu peut être charmant, car il prête aux récits les plus fantaisistes et les plus amusants.

Nous sommes toujours heureux lorsque nous le jouons avec ma vieille tante.

Dans l'air que respire tout homme civilisé, il y a quelque chose de la France.—FALLIÈRES.

L'esprit a ses âges comme le corps, qu'il faut entourer des mêmes sollicitudes.—P. J. STABL.

La femme, si prompt à se faire honneur des avantages de son mari, est souvent la dernière à reconnaître ses mérites.—G.-M. VALTOUR.

Jeunes gens, ne voyez pas le monde trop en beau, de peur que vous ne perdiez courage le jour où vous le verrez comme il est.—E. IANISSE.